

---

# ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE

BULLETIN TRIMESTRIEL

---

---

## Editorial

---

*M. Victor Bohet nous rapporte d'Amérique de nouvelles impressions dont nos lecteurs prendront connaissance avec intérêt. Au moment où l'Ancien Monde semble entrer dans une période de bouleversements politiques, économiques, intellectuels et moraux, il est curieux d'observer la leçon que les habitants des Etats-Unis ont tirée de leurs récentes expériences sociales et d'apercevoir les raisons d'un optimisme qui ne paraît pas ébranlé.*

*En guise de post-scriptum à son dernier article, M. Dobrowolski nous fait parvenir quelques notes que nous reproduisons sous le titre : A propos de l'éducation intellectuelle générale.*

*M. Omer Tulippe évoque ensuite la magnifique carrière de Joseph Halkin qui a fondé, à notre Université, le séminaire de géographie et qui a laissé une si profonde trace sur tous les géographes qui ont été ses élèves depuis trente-cinq années.*

*Les rapports du secrétaire et du trésorier à l'Assemblée générale annuelle de l'Association et la chronique habituelle achèvent ce bulletin.*

LA RÉDACTION.

---

## Nouvelles impressions d'Amérique

---

Ce que je retiens en tout premier lieu de mon dernier séjour aux Etats-Unis (été 1936), c'est la persistance de cet optimisme que tant d'observateurs avaient noté avant la crise économique qui a secoué et secoue encore le pays.

Ce qui m'a frappé ensuite, c'est le développement de plus en plus marqué d'une conscience nettement américaine en opposition avec les tendances européennes. Plus on visite les Etats-Unis, et plus on a l'impression d'être aux antipodes du monde européen.

Enfin, pour ce qui est de l'enseignement, j'ai été frappé du dynamisme des réformes continuellement proposées et souvent appliquées.

Je m'explique.

\* \* \*

L'optimisme américain est un phénomène qui étonnera l'Européen d'aujourd'hui enclin à considérer avec effroi l'atmosphère politique et sociale où la destinée et la tradition l'ont placé. Mais il est l'aboutissement logique d'un passé qui l'a nourri et il se base sur une situation présente qui le justifie.

Qu'est-ce que ce passé ? Tout dans le fond, une population énergique dans un milieu d'une fécondité énorme et multiple, régie par un système politique à la fois simple et solide. De génération en génération, un accroissement régulier, mais sans exagération, de la population, correspondant à une augmentation régulière des moyens de pro-



duction et à une accumulation proportionnée du capital. Pendant des décades, ce continent reçut d'Europe à peu près un million de travailleurs par an, des travailleurs en plein rendement, dont la formation avait été réalisée aux frais du « vieux monde », et dont l'énergie enthousiaste décuplait les forces. Conçoit-on ce que tout cela représente dans une économie nationale, surtout lorsque cette économie peut se développer sans la menace de guerres et de révolutions ?

Qu'est-ce que le présent ? L'absence presque complète de préoccupations d'ordre politique. Des préoccupations d'ordre économique, certes ; mais celles-ci peuvent être résolues aisément, et on s'y est mis franchement. Voyez le *New Deal* qui rapproche les E. U. et l'U. R. S. S., le super-capitalisme et le communisme, plus qu'aucune autre conception européenne — compromis formidable entre le passé et l'avenir, réalisé sans détruire de façon trop radicale un système économique ancestral et un régime politique auquel on reste farouchement attaché.

Et les dix millions de chômeurs, me dira-t-on ? Certes, c'est une formidable tache d'encre rouge. Mais on est certain de l'effacer, et puis, surtout, le problème politique interne que sa solution impliquerait ailleurs, un homme est en train de le résoudre, sans rien renverser des bases d'une société vraiment démocratique. Roosevelt vient d'être reporté au pouvoir sur les épaules de ces dix millions de chômeurs. Quel est l'Etat européen qui témoigne d'une telle synergie ?

A cet optimisme américain, que pouvons-nous opposer, sinon un pessimisme qu'entretiennent de nombreux facteurs : densité énorme de population dont le destin devient de plus en plus précaire par suite de la diminution des matières premières, du déclin des qualités d'énergie individuelle, de la perte d'influence dans le commerce mondial, de l'instabilité politique dans laquelle se débattent la plupart des Etats européens, et surtout du spectre de la menace de



guerre. Nous nous soumettons chaque jour davantage à cette idée monstrueuse que la grande guerre, malgré ses dix millions de cadavres, n'a pas été l'épilogue, mais plutôt le prologue d'une autre série de guerres. Parmi les principes divergents, les oscillations monétaires et les fluctuations d'une diplomatie hésitante, l'existence même de l'Europe est une incertitude perpétuelle.

Certes, en Amérique aussi, on craint la guerre, et la question qu'on retrouve sur toutes les lèvres est celle qu'expriment ici toutes les langues : « Croyez-vous que vraiment nous allons avoir une nouvelle guerre » ? Mais il y a une différence énorme. La plupart des Américains sont convaincus que, dans cette terrible éventualité, ils parviendraient à rester en dehors du conflit, tandis que tous ici nous sommes convaincus de l'obligation d'y jouer un rôle direct. Cette croyance en la possibilité d'une politique de neutralité tient à ce qu'ils ont peu de possessions en dehors de leur continent et qu'ils se suffisent à eux-mêmes — et ceci explique pourquoi ils sont persuadés qu'avec un peu de bonne volonté il serait possible d'appliquer, dans les relations internationales, des principes de valeur universelle. Heureusement pour nous, l'horreur de la guerre et la condamnation de toute agression sont deux grandes forces qui, en cas de conflit, pourraient conduire l'Amérique à nos côtés. Une autre force qui nous est favorable et qui est entretenue par les nombreux juifs d'Amérique, c'est l'hostilité envers l'Allemagne de Hitler et toute forme de dictature. Même l'horreur du bolchevisme, très vivace dans les milieux de la grosse industrie, n'est pas assez forte en Amérique pour rendre Hitler plus sympathique que Staline.

De plus il y a bien des Américains qui comprennent que le développement de l'aéroplane pourrait amener un de ces jours les États-Unis dans l'orbite guerrière de l'Europe, et qui sont conscients de l'interdépendance actuelle des pays

du monde. Mais, en dépit de toutes ces circonstances, ils ne croient pas à l'imminence soudaine d'une guerre, alors qu'ici nous nous attendons à la voir éclater d'un moment à l'autre. C'est que l'Américain a rarement conscience des conditions qui nous régissent. Il ne se rend pas bien compte du rapprochement géographique de villes comme Moscou, Berlin, Paris, Rome, Londres, et de leur éloignement idéologique. Comment s'en rendrait-il compte, habitué à vivre comme il l'est au milieu d'une population saine et surtout homogène, homogène du point de vue psychologique et du point de vue social.

Par contre, songez à la composition de la population dans la plupart des pays européens, et surtout, à la disproportion entre les générations qui, en temps normal, constituent une population. Presque partout en Europe, les hommes qui devraient être âgés aujourd'hui de 40 à 45 ans et constituer la génération intermédiaire, l'élément pondérateur entre les jeunes et les vieux ont été tués dans la dernière guerre, si bien que, souvent, on assiste au conflit sans arbitrage possible entre des générations extrêmes. Et celles-ci sont d'autant plus divisées qu'un abîme les sépare, celui de la guerre, abîme infranchissable pour les vieux qui, lorsqu'elle éclata, avaient déjà été imprégnés jusqu'au plus profond de leur être par les habitudes et les traditions d'un monde périmé et qui, par conséquent, restent incapables de s'adapter aux situations nouvelles. Quant à ceux qui sont aujourd'hui âgés de 25 à 30 ans, et qui constituent la partie la plus active de la population, ils ont été souvent blessés par la guerre plus sérieusement que leurs aînés qui y prirent part, et d'une façon plus inguérissable. On peut guérir des corps blessés par la bayonnette ou par une balle, mais on ne guérit pas aisément des esprits fêlés. Les jeunes gens, âgés aujourd'hui de 25 à 30 ans, sont nés ou ont grandi pendant les quatre ou cinq ans de la guerre dans une atmosphère d'excitation,

d'indiscipline, de sous-alimentation, de souffrances physiques et spirituelles. Doit-on s'étonner si beaucoup d'entre eux souffrent de cette névrose qui empêche l'effort soutenu et pousse aux décisions extrêmes ? Doit-on s'étonner si leur manque d'énergie les incite à dénigrer une liberté dont ils sont incapables de se servir et s'ils préfèrent des régimes d'esclavage ou des systèmes de fourmillières ? Ajoutez à ces deux phénomènes, celui qu'ont produit au cours de ces trente dernières années les profondes modifications sociales subies par certaines couches de la population, notamment par les couches ecclésiastiques, aristocratiques, industrielles et moyennes et par les mâles en tant que mâles. De multiples émancipations, émancipation de la démocratie, émancipation de la religion, émancipation des classes ouvrières, émancipation du prolétariat et émancipation de la femme, ont diminué la valeur sociale des couches qui vivaient de la servitude des autres, en ont fait des aigris et ont créé un troisième phénomène qui contribue puissamment à nourrir l'instabilité politique favorable aux partis extrêmes et révolutionnaires, de droite ou de gauche.

Or ce sont là des motifs d'inquiétude que ne connaît pas l'Amérique. Sa contribution à la guerre en matériel humain a été relativement insignifiante. Elle n'a pas connu ces « enfants bombardés » dont a parlé G. Linze. Elle n'a jamais connu, à cause de son régime démocratique, l'arrogance de certaines couches sociales, ou plutôt la supériorité de celles-ci n'a jamais eu l'occasion de s'y faire sentir. C'est le cas notamment de l'aristocratie et du mâle. Quant aux autres classes, les classes moyennes et industrielles, si elles n'ont pas conservé toute leur ancienne puissance, elles ont accepté, sans acrimonie, le compromis élaboré par Roosevelt.

Sur le plan international, et par « international » j'entends les rapports entre les Etats qui constituent soit l'Europe, soit les Etats-Unis, cette opposition entre l'homogénéité



américaine et la diversité européenne est un phénomène plus aisément saisissable que celui que nous venons de noter.

Il existe, en Amérique, un type suffisamment homogène — homogène d'esprit naturellement — pour justifier l'application du terme « américain » à un individu de Los Angeles aussi bien qu'à un habitant de Snohomish, de Kalamazoo, de Minneapolis, de la Nouvelle Orléans, de Seattle ou de Boston.

Cette homogénéité de la population américaine est une de ses caractéristiques les plus typiques, surtout lorsque nous l'opposons à la diversité européenne. Les facteurs qui l'ont créée sont nombreux. Il y a d'abord les trois forces déterminantes qui expliquent la plupart des aspects de la vie américaine : le déterminisme de l'action (pionniers), le déterminisme de la religion (puritanisme) et le déterminisme de la machine (technique). Mais il sied d'y ajouter d'autres facteurs, notamment l'absence de tradition politique ou sociale telles que les distinctions de classes, de culture, l'union de l'église et de l'état, etc.; l'influence spirituelle de l'Angleterre et aussi et surtout la puissance d'assimilation d'une langue unique qui tend à unifier les conceptions de la vie. La plupart des conceptions qui sont à la base de la société américaine lui ont été transmises par l'intermédiaire de la langue anglaise, de la langue peut-être la plus mobile, la plus susceptible d'adaptation, une langue qui est chez elle, partout. Il est à remarquer qu'en Amérique, la seconde ou la troisième génération d'émigrants a perdu toute trace de prononciation continentale et a complètement oublié le parler ancestral. Quoiqu'en disent certains auteurs, surtout des auteurs allemands, qui, aujourd'hui, plus que jamais subissent l'influence de Fichte, une langue étrangère n'a aucune chance de survivre en Amérique, si ce n'est pour quelque temps dans les quartiers surpeuplés de quelques grandes cités.

Tandis que la tendance européenne a toujours été vers la multiplicité des types, vers la différenciation, vers le maintien des traditions et des particularités nationales, l'Amérique a engagé tout son élan vital pour obtenir la fusion des émigrants européens en une masse homogène d'esprit et de langue, la création d'une mentalité dont le caractère est l'uniformité. Les méthodes éducatives sont l'expression même de cette mentalité. Les méthodes officielles d'assimilation raciale le sont également. André Siegfried a raconté les efforts officiels entrepris, sous la forme de lois régissant l'immigration des peuples européens, pour obtenir un type américain homogène. Aujourd'hui ce type existe.

Mais comparez-lui le type européen. Peut-être a-t-il existé un type « spirituellement » européen. Mais existe-t-il encore ? Il y a quinze ans, je croyais encore en son existence. Lorsque en Amérique notamment, je rencontrais un français, un anglais ou un allemand je me sentais attiré vers eux, par une communauté de liens spirituels ; nous formions un cercle, comme un îlot européen, une espèce de république de camarades, mus par un esprit commun, l'esprit européen, qui s'opposait à l'océan américain qui nous entourait. Aujourd'hui je n'ai plus cette sensation. Je me sens isolé sur cette terre américaine, même lorsque je rencontre un autre européen.

Et si ce n'était cette expérience personnelle, il suffirait de laisser libre cours à son imagination et de penser au paysan de Volendam, au *torrero* espagnol, à la paysanne bretonne, au *herr doctor* allemand, au communiste trotskiste, au duc anglais, à l'intellectuel russe, au moine orthodoxe, au bohémien de Montmartre, au moujik de la Volga, au parlementaire français, au *lazzarone* napolitain, à l'activiste flamand, au moine espagnol, au *clergyman* anglais et à tant d'autres types distinctifs d'une ambiance déterminante — et de leur opposer l'américain de Denver, en tout point semblable à celui de Dubuque, de Delaware, de Pittsburg,

de Kansas City. Votre sensibilité aura tôt fait d'épouser ou plutôt de comprendre le caractère commercial du vers libre américain, le rythme de son jazz, la satire de son roman de mœurs, l'horreur de ses histoires de brigands, quel que soit le coin du continent américain où ces œuvres sont produites; mais que de temps ne vous faudra-t-il pas avant de vous assimiler les humours divers d'un Rabelais, d'un Shakespeare, d'un Sterne, d'un Jean-Paul, les ironies particulières d'un Shaw, d'un Anatole France, d'un Voltaire, d'un Swift, la sérénité olympienne d'un Goethe ou d'un Beethoven, les effronteries d'un Stravinski ou d'un Darius Milhaud, les crâneries d'un Prokofieff, l'opulence sensuelle d'un Titien, la triste légèreté d'un Mozart, la mélancolie malade d'un Chopin, les aspirations d'un Shelley, l'amour de la vie d'un Keats, les visions d'un Svedenborg, ou d'un Blake, la pureté technique d'un Andrea del Sarto, le regard pénétrant d'un Raphaël, la sensualité charnelle d'un Rubens, l'harmonie enveloppante d'un Wagner, l'énergie d'un Rodin, les constructions intellectuelles d'un Schopenhauer ou d'un Bergson, les refoulements philosophiques d'un Nietzsche ou d'un Tolstoï, bref les qualités distinctives de centaines et de centaines d'artistes dont la sensibilité particulière se révèle dans des milliers d'œuvres inestimables. Il en est de même de toutes les manifestations de l'activité européenne. Elles sont comme ces grappes de raisin qui donnent un vin dont le fumet est conditionné par l'endroit particulier où elles ont poussé. Cette diversité de l'Europe est sans doute l'élément fondamental de son charme inépuisable, de sa force spirituelle et de son opulence culturelle. Mais elle est aussi une source de dangers politiques et économiques. C'est à cause d'elle que nos jeunes gens apprennent à manier la bayonnette, à parler une langue traditionnelle, à entretenir des émotions nationalistes et à éviter tout rapport économique avec leurs voisins. C'est elle qui pour une large part, entretient notre pessimisme.



Si nous passons des questions d'individualités aux réalités géographiques et politiques, des contrastes encore se présentent entre les conditions américaines et européennes, et qui, une fois de plus, expliquent l'optimisme des unes et le pessimisme des autres.

Certes, en Amérique, il y a eu des intérêts économiques opposés, par exemple entre l'Est industriel, le Sud cotonnier et esclavagiste, l'Ouest agricole; entre les blocs nordiques et les groupes d'émigrants incomplètement assimilés. Il y a aussi de multiples aspects physiques. Mais ces phénomènes ne furent jamais assez puissants pour résister aux facteurs qui conduisaient à l'unité nationale ou fédérale. Quels sont ces derniers? Il y en a d'ordre géographique. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les cartes d'Europe et d'Amérique pour en percevoir les différences caractéristiques. La carte d'Amérique présente un bloc massif, dont les contours même océaniques sont plutôt réguliers et monotones, dont la configuration générale offre un ensemble solide constitué par deux lignes montagneuses presque parallèles à la ligne côtière entre lesquelles s'étend une vaste plaine uniforme. La moitié de ce domaine appartient à un seul bassin, celui du Mississipi, qui a été un des grands facteurs de l'unité américaine car il a permis la liaison entre les Etats atlantiques, il a cimenté l'Est et le Middle West, et il a été un lien d'union entre le Nord et le Sud. Par contre, la carte d'Europe avec ses nombreux golfes, caps, péninsules, avec ses bras de mer pénétrant partout, présente un contour excessivement irrégulier, tandis que l'intérieur est très complexe avec sa multitude de massifs montagneux, de bassins fluviaux et de plateaux d'aspects différents.

L'unité américaine a encore été favorisée et entretenue par des luttes communes, lutte pour l'indépendance, lutte pour la conquête du continent, lutte pour l'abolition de l'esclavage. Elle a été protégée par l'établissement spontané,

dès la première heure, d'un système libre-échangiste, rendu nécessaire par l'interdépendance des Etats, la variété des possibilités locales et les besoins régionaux.

Tandis que des luttes civiles, pas trop nombreuses, amenaient l'unité continentale américaine, l'absence de menace de guerre extérieure contribuait à la consolidation de cette unité. En délivrant le pays de tous ces facteurs désagréables qu'amène le spectre de la guerre — tels que le service obligatoire (la forme la plus barbare du service à la collectivité humaine) le gaspillage des armements, l'esprit de haine pour l'étranger — la croyance en la paix créait un optimisme fécond, un optimisme qui fut dans l'histoire des Etats-Unis le plus puissant élément de stabilisation sociale.

Parmi les éléments qui justifient l'optimisme américain et le pessimisme européen, il faut aussi tenir compte de ce facteur important qu'est la densité de la population, car il règle pour une large part les conceptions de la production, de la politique et de la vie sociale et morale. A la faible densité américaine (13 habitants par km), qu'entretiennent un *birth control* actuellement inconcevable (en théorie du moins) dans notre féconde Europe, et des restrictions sévères à l'immigration, s'oppose la forte densité européenne (70 habitants par km), densité entretenue elle aussi par la conjuration de croyances religieuses et d'intérêts nationaux et industriels. Il s'ensuit que la lutte pour le territoire est beaucoup plus âpre en Europe qu'en Amérique et que, chez nous, les problèmes ont tendance à revêtir un aspect politique plutôt qu'économique. Chez nous, les problèmes de la production et de la distribution des richesses sont à tel point complexes qu'ils ont engendré la lutte des classes, en ce sens que les classes inférieures, incapables de se procurer des richesses si ce n'est par la conquête de ce que possèdent les classes supérieures, aspirent à la révolution sociale. En Amérique, au contraire, le nombre relativement restreint

des habitants et les possibilités immenses d'un territoire fécond facilitent la production et la distribution des richesses et, donnant à un plus grand nombre l'occasion de se les procurer, ont fortement réduit les luttes sociales. C'est pourquoi, contrairement à l'Européen, l'Américain est progressiste en économique et conservateur en politique. Pourquoi n'accepterait-il pas un ordre social qui semble lui laisser tant de possibilités d'avancement et de réalisations matérielles, surtout maintenant que cet ordre social se « démocratise » avec Roosevelt, dans le vrai sens du mot ? L'Européen au contraire, coincé sur des territoires surpeuplés et déjà occupés, est partisan de modifications sociales et politiques internes.

Cette infériorité relative du facteur politique en Amérique s'explique encore par le fait que les Etats-Unis se sont établis plutôt comme une société, que comme une association d'Etats. Tous les autres pays existant aujourd'hui sont nés sous la forme d'Etats, et la plupart sont le résultat de conquêtes. En refusant de reconnaître la nécessité de la souveraineté territoriale et du pouvoir de l'Etat comme condition de justification d'une société, les Américains rejetaient la politique dans une zone subsidiaire, à la périphérie de leur expérience collective.

C'est pourquoi l'Américain ne rêve qu'à des réformes économiques et techniques ; l'Européen est obsédé par des projets de réformes politiques et sociales.

Ces deux conceptions opposées expliquent bien des choses. Elles expliquent notamment les caractéristiques respectives des débâcles européennes et américaines. L'Europe fut renversée en 1914 par une catastrophe politique, l'effondrement de la paix diplomatique, une catastrophe dont elle ne parvient pas à se relever parce qu'elle se refuse à modifier les ressorts de sa vie ; ils restent politiques. L'Amérique au contraire, a connu, quinze ans plus tard, une catastrophe



tout aussi profonde, mais elle fut économique. Ces catastrophes furent engendrées par le caractère même de la civilisation dans le sein de laquelle elles éclatèrent; dans un cas comme dans l'autre, le danger ne vint pas de l'extérieur mais de l'intérieur. Aujourd'hui, tous nous cherchons un remède. Ici le remède est d'ordre politique : il persiste à s'appeler Mussolini, Hitler, Staline, Trotzki, Franco, Caballero, Vandervelde, Baldwin, De Man, Thorez, Blum et même... Degrelle. En Amérique, il persiste à être économique et à s'appeler : *Bureau of Statistics*, *Committee for Social Trends*, *Technocracy*, *New Deal* et même... *Brain Trust*. Si ce *Brain Trust* pouvait être la réalité, là-bas aussi bien qu'ici, n'en déplaît à tous ces « gentlemen » qui ont pour le cerveau et la raison une horreur instinctive !

Je faisais allusion tout à l'heure à l'uniformité de la population américaine, opposée à la diversité européenne. Tout, là-bas, concourt pour l'instant à intensifier encore cette uniformité. C'est notamment le cas de la propagande. Certes la propagande sévit aussi en Europe. Elle est aujourd'hui l'arme suprême de l'uniformisation des esprits, la source de cette standardisation spirituelle ou intellectuelle dont on a raison de se plaindre. Partout elle s'appelle Eglise, Ecole, Presse, Radio, Cinéma. Mais ces trois dernières formes sont beaucoup plus puissantes en Amérique qu'ici, alors que les deux premières ne le cèdent en rien à ce qu'elles sont chez nous. C'est que la Presse là-bas est « syndicalisée » sur une échelle inconnue ici. Nous avons bien nos agences nationales (Belga, Havas, Reuter, etc.) qui uniformisent les nouvelles sur le plan national, mais en Amérique cette uniformisation se fait sur le plan continental. Elle est encore aidée par un système radiophonique, divisé ou plutôt unifié en ce qu'ils appellent là-bas des « *chains* » (« chaînes » — mot typique), qui reproduit les mêmes nouvelles en des ondes diverses et suivant les nécessités techniques des appareils. Il en résulte que, à un moment donné, à travers tout le

continent américain, dans toutes les familles et dans toutes les écoles, dans les fermes solitaires et dans les autos baladeuses, le sujet de conversation est identique et ses tendances sont dictées par le journaliste ou le « speaker ». Avouons que nous n'en sommes pas encore là !

Par contre Hollywood — où se rendent les acteurs en retraite ou les acteurs vulgaires — impose non seulement à l'Amérique, mais à l'Europe entière, la norme de l'amour familial et sexuel — celle du Middle West.

Même le climat ne constitue plus aujourd'hui, en Amérique, un facteur de différenciation. Lors de mes séjours antérieurs, j'avais beaucoup souffert du climat tropical, car, comme la Russie, avec laquelle l'Amérique, d'ailleurs, présente beaucoup de ressemblance, le climat est excessivement chaud en été et excessivement froid en hiver. Le froid de l'hiver y a été vaincu par le chauffage central. La chaleur de l'été commence également à être vaincue par ce qu'ils appellent là-bas « le conditionnement de l'air ». Ils sont parvenus à établir partout, dans les restaurants et dans les bibliothèques, une température normale, uniforme. Les conséquences de cette invention peuvent être multiples. La seule partie de l'Amérique qui, jusqu'à présent, était restée différente du reste, était le Sud, le Sud aristocratique. Est-ce que cette invention du conditionnement de l'air n'en changera pas les caractères, et n'accentuera-t-elle pas ce mouvement vers l'uniformisation dont le climat était resté le seul obstacle ?

Une autre opposition entre les deux civilisations réside dans l'instinct européen pour la production d'articles transmis de génération en génération, suivant une tradition profondément enracinée dans le sol local et historique, et l'instinct américain pour la production d'articles standardisés, suivant des formules rigides et générales. Ici encore, d'un côté homogénéité, de l'autre, diversité. Ici encore, les mêmes

conséquences : optimisme et pessimisme. Et cela pourquoi ? Parce que la standardisation dans la production industrielle de l'Amérique a contribué à augmenter l'influence américaine dans le monde moderne et à amener une diminution corrélative de l'influence européenne.

Comme le fait remarquer André Siegfried dans son livre « *The Crisis of Europe* » il fut un temps — notamment pendant le XIX<sup>e</sup> siècle — où l'Europe exerça une dictature réelle dans le monde. C'est elle seule qui contrôlait les matières premières et les transformait en produits finis. Elle seule administrait le crédit international et aussi réglait les rythmes de la production et du commerce; elle dominait aussi les routes maritimes et canalisait toutes les exportations. Sa supériorité n'était pas seulement d'ordre économique; elle était aussi d'ordre politique, et dans le domaine des idées, des valeurs, des méthodes et même de la mode, l'Europe était seule à mouler le monde. C'est elle aussi qui, partout, fournissait l'élément humain indispensable à toute entreprise, depuis le colon énergique jusqu'à l'ingénieur expérimenté et l'administrateur habile.

Aujourd'hui cette supériorité est pour le moins contestée, et dans certains cas elle est nettement exercée par les États-Unis.

L'expansion de l'Europe a cessé dès le moment où les grandes colonies anglaises ont obtenu leur autonomie. Aujourd'hui la marée montante des races de couleurs, pour employer l'expression typique dont se sert Lothrop Stoddard, refoule les Européens de partout. Parmi les peuples nouveaux de race blanche aussi bien que parmi les peuples nouveaux de races de couleurs, c'est l'Amérique qui s'est imposée économiquement à la place de l'Europe. Elle s'est imposée lentement d'abord, dès 1890 avec l'établissement des tarifs Mc Kinley qui donnèrent naissance à l'indépendance industrielle des États-Unis. Elle fut puissamment aidée par la



guerre qui fit des Etats-Unis, du moins pour un moment, le banquier international et stimula son industrie. Mais ce fut surtout avec cette nouvelle révolution industrielle que fut la production en série ou la « fordisation » que les Etats-Unis s'imposèrent au monde. Cette révolution industrielle fut pour l'Amérique ce que la révolution industrielle, celle du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, fut pour l'Angleterre et l'Europe. Elle la rendit complètement indépendante de l'Europe. Et si les Dominions ne sont pas encore parvenus aujourd'hui à une indépendance aussi complète que les Etats-Unis, ils sont en train de la conquérir en appliquant ces principes mêmes qui ont fait la fortune de l'Amérique. Partout aujourd'hui, même en Europe, ce sont les méthodes américaines de production et d'administration qui sont adoptées de préférence aux méthodes européennes. Et ce qui est plus grave encore, même dans le domaine politique, les jeunes nations gravitent sur l'axe de l'Amérique, plutôt que sur celui de l'Europe. Quant aux peuples de couleurs dont nous avons prétendu faire l'apprentissage, ils ont hérité de nos désirs d'ordre matériel plutôt que des principes de notre christianisme, et l'Amérique est mieux à même de les satisfaire que l'Europe. Si vous ajoutez à ces constatations, l'établissement, partout, de nationalismes économiques, nous serons bien forcés de convenir que l'Europe qui, jadis, jouissait du monopole économique et politique, est en train de voir la plupart des marchés étrangers lui échapper le plus souvent au profit des Etats-Unis — et ceci une fois de plus justifie l'optimisme américain et nourrit le pessimisme européen.

\* \* \*

Enfin, ce qui m'a encore frappé durant mon dernier séjour, c'est le dynamisme de l'esprit de réforme qui anime

le monde de l'enseignement en Amérique. Tandis qu'ici les propositions de réforme les plus timides sont certaines d'échouer contre la routine et le préjugé, en Amérique des efforts enthousiastes se coordonnent vers une application intelligente de l'enseignement aux nécessités nouvelles créées par le développement technique de la civilisation. Le dernier Bulletin de notre Association contenait un article de M. Dobrowolski que certains auront estimé révolutionnaire. Que signifie-t-il cependant à côté des 16 volumes, fruit des cinq années d'études entreprises par la commission des Etudes Sociales de l'Association Américaine d'Histoire. Je ne connais rien de comparable à cette série d'études (1). Ces rapports sont bourrés de faits et de constatations d'une objectivité frappante, mais ils ont fait impression surtout à cause de leur conception radicale du rôle de l'instruction dans la civilisation démocratique et industrielle qui est celle des Etats-Unis. Le thème fondamental de ces rapports, c'est que les Etats-Unis ont maintenant atteint un stade transitoire. À leur origine, ils constituaient une société individualiste, relativement simple. Aujourd'hui, ils évoluent vers une société éminemment industrielle et collectiviste. Par conséquent, le devoir des éducateurs est de reconnaître cette tendance et de s'atteler à la tâche de révision théorique et pratique que la situation nouvelle implique. Ce devoir est particulièrement impératif pendant une période de transition si l'on veut empêcher des déviations malheureuses, et guider l'évolution dans des voies rationnelles.

J'espère avoir un jour le temps et l'occasion d'exposer aux lecteurs de ce Bulletin la partie constructive du programme élaboré. Par ailleurs elle n'est pas encore tout à fait

---

(1) *Commission of the Social Studies*. American Historical Association. Charles Scribner's Sons. New-York. 1932-36. Voir notamment : vol. IX : *The Social Foundations of Education* by George S. Counts (579 p.), et vol. X : *The Social Ideas of American Educators* by Merle Curti (613 p.).

achevée. La National Education Association a récemment nommé une commission de vingt membres, représentant tous les degrés de l'enseignement. Cette commission qui s'appelle l'*Educational Policies Commission*, et qui est assurée d'un subside annuel de 50.000 dollars pendant cinq ans, a comme tâche d'esquisser un plan à long terme destiné à adapter l'enseignement aux modifications sociales amenées par la technique. Elle est elle-même la continuation de la *Joint Commission on the Emergency in Education* qui, de 1933 à 1935, s'efforça de protéger l'école contre les forces adverses engendrées par la crise.

De son côté l'*American Council of Education* a constitué une commission spéciale (*American Youth Association*), dotée d'un subside d'un million de dollars et chargée d'élaborer, en cinq ans, un programme constructif pour l'éducation générale de la jeunesse du pays.

Ajoutons que dans la plupart des États, sous les auspices de l'*United States Office of Education*, sont menées de vastes enquêtes locales chargées d'étudier et de comparer la structure des systèmes d'enseignement.

Bref, l'impression d'ensemble qui se dégage de ces efforts, dont je n'ai mentionné que les principaux, est un dynamisme qui contraste avec l'apathie qui nous caractérise. Ce qui intéresse l'éducateur américain, ce sont les besoins d'un monde que la machine et la technique ont unifié, et non pas des principes traditionnels. Il est juste de noter cependant que ces tendances ne sont pas sans rencontrer des obstacles de la part de ceux qui prétendent que le but de l'enseignement est de conserver et de transmettre l'héritage culturel et de prendre la défense des situations acquises. Bon nombre d'États ont déjà exigé du personnel enseignant le serment d'allégeance (*loyalty oath*). Le Congrès Fédéral a connu des discussions passionnées sur ce qu'il fallait permettre ou défendre relativement à l'enseignement communiste dans



le district de Columbia. Bref, le chemin vers la réforme de l'enseignement présentera bien des obstacles à ceux qui voudraient que l'école jouât un rôle social plus actif et mieux adapté aux situations nouvelles. Mais ces obstacles sont loin d'être aussi formidables qu'ici. Déjà dans la plupart des universités, les cours de sociologie ont pris l'importance qui leur revient et, à juste titre, dominent toute la vie universitaire. Dans beaucoup d'universités le département des Sciences Politiques joue un rôle dont l'activité est inconcevable ici. Chaque année la plupart des universités réservent à l'étude de l'un ou l'autre grand problème de l'heure une période plus ou moins longue de leur activité. Voici quelques exemples choisis au hasard dans le programme pour 1935-1936 : *Le socialisme, le fascisme et la démocratie* (Philadelphie, avril 1935); *L'Union Soviétique et les problèmes mondiaux* (Denver, juillet-août 1935); *L'Intérêt de l'Amérique dans la prévention de la paix en Europe* (Cleveland, mars 1935); *La Coopération internationale* (Chicago, juin-juillet 1935); *L'Economie dirigée* (Wellesley College, juillet 1935); *Problèmes du Pacifique* (Lokoya, nov-déc. 1935) etc. etc.

Un exemple plus typique encore est cette session d'été organisée chaque année à Moscou par l'*Institute of International Education* de New-York. Voici le programme des cours de la session de 1935 (juillet et août) cours qui étaient donnés en anglais par des professeurs de l'Université de Moscou :

**I. Education.** — Cours élémentaire comprenant les sujets suivants :

1. *L'école polytechnique unique* : Un examen du programme soviétique de l'enseignement comprenant ce que, en Amérique, on appelle l'école élémentaire et l'école secondaire.
2. *L'enseignement professionnel et l'enseignement du degré moyen supérieur.*

3. *L'enseignement des adultes* : Description des nombreuses institutions destinées à préparer toute la population adulte à l'édification de l'état socialiste.

**II. Sociologie.** — Cours élémentaire portant sur les sujets suivants :

1. *La famille dans l'Union Soviétique* : Cours expliquant la conception soviétique du rôle de la famille dans l'histoire, de la position de la femme dans l'ordre social, etc.

2. *La reconstitution du village* : Le mouvement pour la collectivisation de l'agriculture et ses implications sociales.

3. *Le crime et le cbâtiment dans l'Union Soviétique* : L'éducation des délinquants, le relèvement des criminels, etc...

**III. Sociologie.** — Cours spécialisé.

1. *Les nationalistes et les minorités culturelles* : Développement des peuples arriérés.

2. *Les incitations à l'action dans l'Etat socialiste* : Développement des nouvelles incitations et re-direction des anciennes. Problèmes des dispositions innées, etc.

**IV. Economie politique.**

1. *Erection d'une économie socialiste.*

2. *L'élaboration d'un plan social et économique.*

3. *L'Etat soviétique.*

**V. La philosophie marxiste.**

Les bases, postulats et doctrines du matérialisme dialectique, l'interprétation économique de l'histoire, etc. (accessible seulement aux étudiants « avancés »).

**VI. La santé publique et la médecine sociale.**

Programmes de santé publique, hôpitaux, cliniques, dispensaires et leur rapport avec l'usine et la ferme. Psychiatrie sociale et institut d'hygiène mentale, etc.

### VII. La recherche psychologique en Russie Soviétique.

Examen des résultats des recherches dans le domaine de la psychologie en Russie Soviétique, et étude détaillée des travaux expérimentaux de l'heure (accessible seulement aux étudiants avancés).

### VIII. L'art en Russie.

Peinture, sculpture, musique, danse et notamment le développement du théâtre soviétique.

### IX. La littérature de l'U. R. S. S.

### X. La langue russe. (facultatif)

C'est également sous les auspices de l'*Institute of International Education* que chaque année des spécialistes étrangers sont invités à conférencier dans les collèges les plus reculés sur les grands problèmes européens. J'ai entendu dans certaines universités préparer, sous forme de congrès, les élections présidentielles par l'étude du programme des différents partis. Bien plus : j'ai entendu le candidat socialiste défendre son programme dans la salle académique de l'Université d'Etat où je me trouvais. Ce sont là des choses inconcevables ici. Se figure-t-on la Fondation Universitaire organisant une session d'études régulières à Moscou, au moyen de bourses spéciales, et y facilitant l'accès à nos étudiants ? Se figure-t-on notre administrateur-inspecteur cédant la salle académique à M. Lahaut, au cours d'une campagne électorale ? Et cependant on accuse les Américains d'intolérance !

Cet intérêt pour la politique peut paraître paradoxal à ceux qui m'ont entendu dire tout à l'heure que la politique occupait dans la vie américaine une place subsidiaire. Mais il sied de distinguer entre l'étude de la politique telle



qu'elle est conçue en Europe et l'étude de la politique telle qu'elle est conçue en Amérique. En Europe, cet enseignement signifie le plus souvent l'apprentissage des moyens d'exercer le pouvoir, personnel ou collectif; en Amérique, au contraire, c'est l'apprentissage des moyens de s'adapter à l'ambiance, de servir la société. La différence entre les deux conceptions est énorme. Aussi Keyzerling avait-il raison lorsqu'il disait des Américains : « ce sont les seuls socialistes au sens véritable du terme ». Keyzerling consacre à la démocratie américaine un chapitre pénétrant de sa « *Psychanalyse de l'Amérique* ». Il aurait pu ajouter aux nombreuses preuves qu'il donne cette différence de conception sur le rôle de l'enseignement de la politique à laquelle je viens de faire allusion.

\* \* \*

Je voudrais arrêter là, pour l'instant du moins, la série de mes impressions, mais je ne puis résister au désir d'attirer l'attention de nos autorités sur un aspect de la vie américaine universitaire qui ici est complètement négligé. C'est la vie sociale des étudiants. L'Université américaine est vraiment *L'Alma Mater*, aux seins de laquelle les enfants vivent et se nourrissent durant quatre ou cinq ans et à qui ils se sentent liés toute leur vie par des liens de loyauté et d'affection, s'intéressant à ses succès et à son bien-être, y contribuant de toutes les façons possibles. Quand on voit combien est dure l'existence d'une Association comme celle des Amis de l'Université de Liège, on peut se demander quelles sont les raisons de cette différence d'attitude. Elles sont multiples. Cela tient en premier lieu à ce que nos Universités ne fournissent pas à nos étudiants l'occasion de vivre une vie commune, au cours de laquelle ils peuvent échanger leurs intérêts intellectuels, collaborer pendant leurs loisirs, partager leurs aspirations, trouver un foyer semblable à cette vie de famille

que les circonstances de leurs études les obligent à quitter. Où est chez nous cette grande famille universitaire dont on aime parler dans les discours académiques ? Nos étudiants vivent isolés, isolés de leurs condisciples, isolés de leurs professeurs. Au contraire, les activités du collège américain embrassent toutes les faces de la vie, culturelles, sociales et physiques. Le collège est un monde en lui-même, non pas un monde fermé, mais un monde dont les portes sont larges ouvertes sur le monde extérieur et laissent pénétrer les grands courants de la vie contemporaine. Il y a un échange d'idées continues et d'expériences *réelles* et *actuelles* entre professeurs et étudiants, et entre étudiants eux-mêmes. Ce qu'on appelle là-bas le *campus* ou cité universitaire avec ses salles de réunion, ses *fraternities*, ses hôtels, ses salles de concert, son théâtre, ses auditoriums, constitue une force de grande importance pour la formation de l'esprit universitaire, mêlant intimement l'esprit de la recherche scientifique avec les multiples activités de la vie civique.

Et cependant il serait si facile d'obtenir ce résultat ici, notamment à Liège. Nous avons les terrains nécessaires; nous pouvons facilement trouver l'argent; nous avons des projets, notamment celui de l'architecte Faniel. Pourquoi n'établirait-on pas une cité universitaire, et en premier lieu une véritable maison d'étudiants, complète, spacieuse, avec dortoirs, salles de conférences, gymnases, etc. Pourquoi ne l'administrerions-nous pas suivant des principes commerciaux c'est-à-dire avec bénéfices pour le Patrimoine, au lieu de laisser les étudiants à la merci des cafés malsains et des logeurs intéressés ? Pensons que nos étudiants pour employer « une heure de fourche » n'ont pas à leur disposition une salle de lecture convenable !

Une autre cause de la popularité des Universités américaines, c'est que l'enseignement qu'on y donne est moins spécialisé qu'ici, du moins pendant les années de candidature.

Ici, où l'on aime tant parler de culture générale, l'Université est plutôt une école professionnelle où l'on apprend à devenir médecin, avocat, ingénieur, professeur, etc. En Amérique, les collèges (et par « collèges », j'entends les premières années de l'Université) tendent plutôt à produire une démocratie éclairée, à fournir l'équipement mental nécessaire à la vie dans le sens large du mot, et non dans le sens étroit d'une profession.

Qu'on ne se figure pas cependant que la recherche scientifique soit négligée en Amérique. Au contraire ! Mais l'harmonie entre la recherche scientifique et la culture générale y est une réalité. Et c'est pourquoi nous avons beaucoup à apprendre de l'organisation universitaire américaine. Cessons de nous bercer d'illusions, dans notre ridicule complexe de supériorité. Quand les commissions d'études dont j'ai parlé tout à l'heure auront fini leurs travaux, l'enseignement américain aura un siècle d'avance sur le nôtre, de même que l'organisation sociale américaine est pour l'instant nettement en avance sur la nôtre.

Notre respect des traditions, nos préjugés, nos ignorances, nos ornières politiques et religieuses nous ont conduits dans une impasse. Pour en sortir certains regardent vers Manchester, d'autres vers Paris, d'autres encore vers Moscou, et certains même vers Berlin et Rome. Pourquoi pas aussi et surtout vers Washington ?

V. BOHET.

---



## A propos de l'éducation intellectuelle générale

---

L'article de M. Dobrowolski que nous avons reproduit dans notre dernier fascicule n'a pas encore rencontré grand écho.

L'auteur, prévoyant diverses objections, a voulu répondre à celle que, dans notre pays notamment, l'on pourrait tirer du statut légal de nos Universités.

« On dira, nous écrit-il, qu'une des conditions de réalisation d'un semblable projet étant la liberté des initiatives, celle-ci sera incompatible avec la réglementation légale qui ne manquerait pas de s'appliquer dans le cas où l'institution dont il s'agit serait liée à l'Université sous forme d'une nouvelle Faculté. Cependant, il n'est point impossible de rattacher à une Université cette institution sans pour cela la priver d'initiative en matière de programmes, de plan, de méthodes, puisqu'elle n'accorderait ni diplômes, ni privilèges, ni droits. Au surplus il n'est point nécessaire qu'elle soit une Faculté, elle pourrait n'être qu'une Ecole, un Studium, un Cours, etc... Si je tiens à la rattacher à l'Université, c'est parce que j'y vois le moyen de lui prêter un caractère public et une autorité indispensables pour que l'idée atteigne les masses d'intellectuels ».

D'autre part, on aura remarqué vers la fin de l'année dernière la création à Paris de cet hebdomadaire, *La Science*, inspiré par le Centre de synthèse historique de M. Henri Berr.

De plus, l'idée d'une encyclopédie mondiale lancée par H. G. Wells en novembre 1935 (1) est assez significative. M. Dobrowolski en convient, mais souligne les différences qui séparent son projet de ces deux initiatives.

« Notre postulat, écrit-il, paraît donc être dans l'air. En effet, on commence déjà, dans des milieux intellectuels de différents pays, à sentir l'insuffisance de l'éducation générale des intellectuels. Mais on ne s'en rend pas suffisamment compte, le problème n'est pas bien formulé, les moyens ne sont pas bien précisés.

» C'est pourquoi les deux essais dont nous venons de prendre connaissance, l'apparition, à Paris, de l'hebdomadaire *La Science*, et l'appel de Wells aux hommes de science, non seulement n'envisagent qu'une partie de la question mais, même dans les limites de ces parties, sont encore trop loin de ce qu'il faudrait.

» Ce dont le groupe de savants français, fondateurs de *La Science*, se rend bien compte, c'est l'insuffisance de la vulgarisation scientifique pratiquée jusqu'à présent. Ils veulent bien faire la propagande de la science, en essayant de se mettre en contact plus intime — et plus vrai — avec les lecteurs, en leur ouvrant les secrets de leurs ateliers, de leur travail. Tout cela est très bien — et en accord, bien que partiel, avec ce que j'ai exposé — mais cela ne suffit pas, d'abord, parce que c'est partiel, ensuite, parce que rien n'est fait pour aider les intellectuels à faire un choix judicieux de matières à s'assimiler, à acquérir un training général du cerveau, afin qu'ils puissent arriver un jour à une conception, passablement fondée, du monde humain, et par là même,

---

(1) H. G. WELLS, *The Idea of a World Encyclopaedia*. Friday Evening Discourse delivered at the Royal Institution on November 20. *Nature*, Supplement, Saturday, November 28 1935.

à une base, faite plus solidement que d'ordinaire, pour les opinions, les convictions.

» Quant à l'appel du célèbre écrivain anglais, il ne vise, comme on peut le prévoir, qu'un seul but, absorbant depuis longtemps toute la pensée de l'auteur, notamment la paix universelle. Pour réaliser celle-ci, Wells pose, comme condition première, la réunion, la systématisation et la mise à la connaissance de tous, des vérités dispersées et cachées dans tous les coins des sciences sociales, politiques, économiques. Et cela pourrait se faire, dit-il, en fondant, de commun effort des savants, une publication appropriée : une « Encyclopédie Mondiale », synthèse de toutes ces vérités dont la connaissance, suffisamment répandue, permettrait non seulement de réduire, puisqu'ils sont fondés pour la plupart sur l'ignorance, les conflits d'opinions et de convictions, mais encore de trouver des moyens pacifiques pour aplanir les conflits économiques, sociaux, politiques. Nous voyons donc ici le postulat de l'instruction générale non seulement mis directement au service d'une actualité, mais, en outre, la conception même de cette instruction générale réduite à celle d'une *information* dans les domaines politique, social, économique. Je ne discute pas ici la valeur de l'idée de Wells où je vois un mélange de thèses plutôt utopistes, d'articles de foi de l'auteur, avec des idées justes conçues et formulées un peu trop à la hâte. Je me permettrai seulement de remarquer que, s'il est important de savoir que « L'ignorance n'a jamais sauvé l'humanité », plus important encore est de se rendre compte du sens, valable pour cette vérité, du mot « ignorance ». Ignorance, ici, ce n'est pas seulement le manque d'information; c'est le manque de base sérieuse pour se faire une conception sérieuse du monde humain, pour se faire donc un système de convictions et d'opinions soigneusement fondées. Il est évident que, même dans les limites du problème de la paix, l'ignorance,

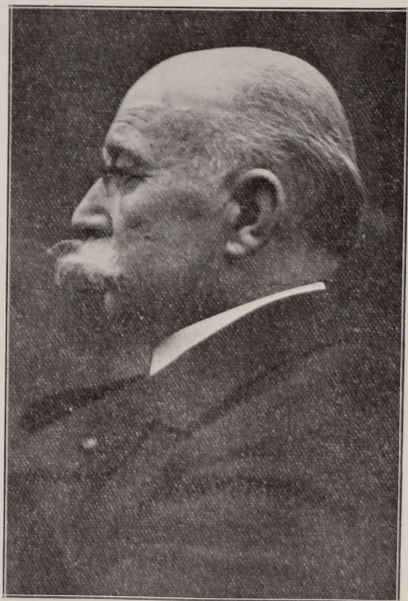


dans notre sens du mot, est un mal bien autrement important que le simple manque d'érudition appropriée. Et ce n'est pas une Encyclopédie Mondiale telle que Wells la propose, ou même une autre, qui saura donner aux intellectuels une instruction générale telle qu'il leur faut. »

## Nécrologie

---

Joseph Halkin



Discours prononcé par M. Tulippe  
aux funérailles du défunt

Mon Cher Maître,

Je voudrais donner ici un modeste aperçu de tous les mérites pour lesquels vous vous êtes acquis des titres impérissables à la reconnaissance de l'Université et de tous ceux que vous avez formés au cours de votre longue carrière professorale.

C'est en proie à une profonde émotion et le cœur rempli d'une indicible tristesse que je m'acquitte de cette pieuse mission.

Votre formation première fut celle de l'historien. Sous l'impulsion puissante de maîtres tels que Godefroid Kurth, est né chez vous — vous me l'avez dit souvent — un goût passionné pour le dépouillement des documents d'archives et en général pour la recherche historique.

Déjà, alors que vous étiez étudiant de la Faculté de Philosophie et Lettres de notre Université, vous avez préparé plusieurs études historiques. Dès 1894, vous publiez sous le titre *Documents concernant le Prieuré de Saint-Séverin en Condroz, de l'Ordre de Cluny*, un premier travail dans lequel, en ne vous aidant que des documents d'archives de l'Etat à Liège, vous retracez l'historique de cette communauté religieuse condrosienne.

Ce n'était d'ailleurs là qu'une introduction à une étude plus vaste que vous alliez entreprendre sur les prieurés belges de l'Ordre de Cluny et dont la première partie, *Les prieurés clunisiens de l'ancien diocèse de Liège*, parut en 1896.

A peu près simultanément, vous consacrez vos efforts à un sujet d'une grande envergure : la culture de la vigne en Belgique. L'histoire de cette culture n'avait pas jusqu'alors



fait l'objet d'une étude approfondie. Vous avez comblé cette lacune en publiant, en 1895, un important mémoire sur ce sujet.

Vous y aviez été amené par des recherches préliminaires consacrées à l'histoire des corporations qui se rattachent à cette culture et qui firent l'objet d'une étude couronnée par la Société de Littérature wallonne de Liège au concours de 1894 et que vous avez publiée en 1895 sous le titre *Le bon métier des vigneron de la ville de Liège et le métier des vigneron et cotteliers de la ville de Namur*.

Par cette vaste enquête sur la culture de la vigne dans notre pays, vous êtes amené à sortir du cadre des recherches proprement historiques. Déjà, vous faites appel à des sources d'investigation autres que celles qui vous étaient devenues si familières, à savoir : les recensements agricoles et les documents cadastraux. L'ouvrage auquel vous avez confié les résultats de cette enquête révèle l'existence chez vous de soucis de géographe. C'est surtout dans l'étude de la localisation de la culture de la vigne que cette constatation apparaît : nous vous voyons invoquant des considérations d'ordre géographique telles que : nature et qualité des sols, exposition, altitude, conditions climatiques. En envisageant dans ce travail les causes de décadence de la viticulture en Belgique, vous recourez à nouveau à des raisonnements de géographe en étudiant l'influence du développement des voies et moyens de communication, du régime douanier, de l'augmentation de la population, de l'extension de l'industrie.

Au cours de cette féconde période de 1894-95, vous avez publié deux autres travaux : en 1895, *Les statuts de la collégiale Saint-Pierre à Liège*, avec une introduction historique et, la même année, *Albéron Ier, Evêque de Liège*, cette dernière production étant une étude présentée au cours de critique

historique fait par G. Kurth pendant l'année académique 1892-93.

Cette grande activité reçut, comme nous allons le voir, la récompense et l'encouragement qu'elle méritait. Ici se place en effet la première période de vos voyages en qualité de boursier du Gouvernement et comme chargé de mission, voyages consacrés à la France et à l'Allemagne et au cours desquels un monde nouveau devait s'ouvrir à votre curieux esprit : celui de la géographie moderne et de l'ethnographie.

Est-ce à dire que vous aviez fait abandon de vos aspirations d'historien ? — Non ! Au contraire, au cours de cette période, vous avez consacré plus d'une année au dépouillement des archives de l'Abbaye de Stavelot-Malmedy à Dusseldorf. Ce fut là l'origine et l'objet d'un ensemble de publications intéressantes, parmi lesquelles je signalerai l'important *Inventaire des Archives de l'Abbaye de Stavelot-Malmedy conservées à Dusseldorf, Bruxelles, Liège, Londres, Berlin, Paris, etc.*, qui date de 1897 et aussi le monumental ouvrage publié en collaboration avec le Chanoine Roland, en deux tomes de plus de 700 pages chacun, sous le titre *Recueil des Chartes de l'Abbaye de Stavelot-Malmedy*, ouvrage qui est considéré par les spécialistes comme un véritable modèle du genre.

Votre goût pour le dépouillement des archives, vous le mettez à profit à plusieurs reprises encore au cours de la même période de voyages. C'est pour vous l'occasion d'enrichir la liste de vos travaux. Ainsi paraissent en 1896 : *Analyses des Chartes concernant Houffalize*; en 1896 encore, *Dépêches des officiers au service de la France concernant les opérations militaires des armées de Louis XIV en Belgique, suivies d'un inventaire des Archives du Ministère de la guerre de France concernant la Belgique*; en 1899 enfin, *Relevé des corporations religieuses du département de l'Ourthe, supprimées par la loi du 15 fructidor an IV*.





bution que vous apportez en 1900 sous la forme d'un volumineux rapport de voyage intitulé *L'enseignement de la géographie en Allemagne*, rapport consacré non seulement aux Universités, mais aussi aux établissements d'enseignement secondaire.

Vos efforts, joints à ceux des personnalités dont tantôt j'ai rappelé le nom, n'ont pas tardé à être couronnés de succès : c'est en 1900 en effet que par arrêté royal fut créé le grade scientifique de docteur en géographie dans nos Universités. Celui-ci prit place parmi les grades et diplômes scientifiques de notre enseignement universitaire et y resta jusqu'en 1929, date à partir de laquelle le caractère légal fut conféré à ces grades et diplômes.

Par cette importante réforme de 1900, les études universitaires de la géographie étaient unifiées au sein de la Faculté des Sciences; on leur adjoignait, ce qui comblait vos vœux, les cours nouveaux qui manquaient auparavant, à savoir : géographie politique (qui deviendra plus tard géographie humaine), géographie coloniale, géographie ethnographique et méthodologie de la géographie.

Au point de vue scientifique, ces séjours à l'étranger vous avaient ouvert de nouveaux horizons.

En géographie, vous fûtes l'élève des maîtres allemands de la géographie, surtout de von Richthofen et de Ratzel. Chez le premier, vous avez pris contact avec les notions de géographie physique. A l'école du second, vous avez achevé votre initiation aux principes fondamentaux de la géographie générale et surtout de l'anthropogéographie et de la géographie politique. Ce maître vous a en outre ouvert certains horizons dans le domaine de l'ethnographie, discipline qu'il considérait plutôt d'un point de vue philosophique et comme constituant l'une des bases de la géographie politique. Mais votre goût pour les recherches ethnographiques devait naître surtout de la fréquentation du Musée d'Ethnographie

de Berlin et des cours qu'y faisait von Luschan, le seul docent habilité à l'époque en Allemagne pour l'ethnographie et l'anthropologie. Ce savant, à l'opposé de Ratzel, faisait de l'ethnographie une science tout expérimentale s'appuyant sur l'étude des restes humains et des objets de toute espèce pouvant aider à la compréhension ou à la figuration de l'état de civilisation d'un peuple ou à la détermination de son origine. C'est cette conception que nous retrouverons dans tous vos travaux d'ethnographie, lesquels, par ailleurs, seront tous imprégnés de l'esprit d'analyse que vous aviez apprécié chez ce maître.

Peu de temps après votre retour d'Allemagne, vous êtes chargé par le Gouvernement belge d'une mission en Extrême-Orient. Celle-ci fut, à coup sûr, l'une des entreprises les plus assujettissantes de votre carrière scientifique, mais constitua sans nul doute, l'un des épisodes les plus importants de cette carrière. A la suite de ce voyage d'études, qui s'échelonna sur les années 1900-1901, vous avez publié, en 1903, un volumineux rapport présenté sous le titre *En Extrême-Orient. Récit et notes de voyage*, où de nombreux et utiles renseignements, particulièrement importants dans le domaine ethnographique, sont fournis sur les principales régions asiatiques que vous avez visitées.

Dès votre retour en Belgique, vous avez vu tous vos efforts couronnés du succès qu'ils méritaient : votre nomination comme chargé de cours de géographie à la Faculté des Sciences de notre Université intervient en décembre 1901, suivie en 1902, de la création du Séminaire de Géographie. C'était là le début d'une carrière professorale de trente-quatre années au service de l'Université de Liège.

Avant d'évoquer la maîtrise de votre enseignement, qu'il me soit d'abord permis d'insister sur cet événement capital de votre vie universitaire : la création du Séminaire de Géographie. Au cours de vos séjours dans les Universités

étrangères, surtout dans les Universités allemandes, vous aviez été frappé par l'organisation des instituts de géographie. Votre religion était faite à cet égard : pas de bon enseignement géographique possible selon vous, sans un séminaire pourvu de livres, cartes et collections. Un tel séminaire, vous l'avez créé de suite. Il fut, n'est-il pas vrai, toute votre vie, il est et restera imprégné de votre forte personnalité. C'est là que vous avez fait carrière de géographe et d'ethnographe ; c'est dans son sein que vous avez élaboré cette formation pédagogique dont tous vos élèves vous savent la plus vive reconnaissance et dont l'enseignement de la géographie n'a qu'à se louer.

Sans retard, vous vous êtes mis au travail. C'est d'abord notre future colonie qui retient votre attention et à laquelle vous consacrez en 1904 une étude sous le titre *L'Etat indépendant du Congo*. Plus tard, vous reviendrez sur ce sujet dans un article intitulé *L'Annexion du Congo* (1910).

Dès le début, votre enseignement, de par l'organisation même du programme universitaire des études géographiques, de par aussi vos aptitudes personnelles, s'oriente vers certaines parties de la géographie humaine, à savoir : l'anthropogéographie et la géographie ethnographique.

En même temps, vous vous attachez à la recherche ethnographique. Cette activité s'inaugure par votre intervention au Congrès d'Expansion mondiale de Mons en 1905 ; vous y présentez un rapport publié la même année sous le titre *Une enquête ethnographique mondiale*, où, en véritable pionnier, vous défendiez la thèse suivante : « La connaissance de l'ethnographie du peuple chez lequel on va s'établir, est chose utile pour tous ceux qui sortent de leur pays et cette connaissance est d'autant plus nécessaire que le pays où l'on se rend est dans un état de civilisation qui s'éloigne le plus du nôtre. A tout homme se rendant dans un pays neuf, à tout gouvernement exerçant son autorité sur des peuples



de civilisation inférieure, la connaissance des us et coutumes est chose nécessaire. »

Mais, tout de suite, vous vous demandez si la science ethnographique est en état de procurer toutes les indications nécessaires. Vous êtes bien obligé de constater qu'on est loin de compte. Parmi les moyens que vous préconisez à la suite de cela, il y en a un qui mérite une mention toute spéciale : c'est la création d'un bureau international d'ethnographie destiné à centraliser les renseignements provenant d'enquêtes ethnographiques.

Préant les devants, la Société belge de Sociologie, sous votre forte impulsion et l'active vigilance de son président Cyrille Van Overbergh, résolut d'organiser une vaste enquête sociologique sur les Naturvoelker du monde en utilisant comme base de cet essai en grand le questionnaire ethnographique que vous lui avez proposé et qui, sous ses auspices, fut imprimé en 1905 et diffusé sur une vaste échelle. Ce questionnaire est resté et continue d'être un des modèles parmi les moyens d'investigation en ethnographie.

Prêchant d'exemple, vous publiez en 1907 deux monographies relatives à des peuplades du district de l'Uele. Le premier fascicule, pourvu d'une introduction relative à l'ethnographie générale de la partie occidentale du district de l'Uele, se rapporte aux Ababua, le deuxième aux Mokengere.

Par ces manifestations, vous preniez définitivement la place de choix qui vous revenait dans le monde savant de l'ethnographie. Afin d'aider dans toute la mesure du possible les collaborateurs de ces monographies qui ne sont pas familiarisés avec certains vocables scientifiques, vous avez publié en 1910 un excellent commentaire de votre questionnaire sous la forme d'un *Cours d'ethnographie et de géographie ethnographique*. C'était là, suivant le mot de Cyrille Van Overbergh, une contribution de haute et indiscutable

valeur à l'œuvre commune de la documentation ethnographique.

Mais là ne devait pas se limiter votre collaboration à cette œuvre. *Le Mouvement Sociologique International*, organe de la Société belge de Sociologie, poursuivait alors régulièrement la publication de la revue des livres et des revues sociologiques ethnographiques paraissant dans le monde. Vous avez pris sur vous de faire l'essai en grand de cette publicité. D'où, vos deux volumineux recueils parus sous le titre *Revue bibliographique de Sociologie ethnographique*, le premier en 1905, le second en 1910.

Revenant ensuite à l'enquête ethnographique analytique pure, vous avez, avec la collaboration d'Ernest Viaene, remis sur le métier la monographie que vous aviez consacrée en 1907 aux Ababúa. Ce travail largement étendu et complété d'une bibliographie très riche relative au sujet, a fait l'objet en 1911 d'une vaste publication de plus de 600 pages dans la Collection des monographies ethnographiques publiée par Cyrille Van Overbergh.

Depuis lors, vous n'avez cessé de vous intéresser à l'ethnographie. C'est ainsi que, depuis 1930 encore, vous avez accordé votre précieuse collaboration au Bureau de documentation ethnographique du Congo belge dont le siège est au Musée colonial de Tervueren.

Le même souci de la recherche analytique, vous l'avez transporté dans le domaine des études géographiques. Dès 1908, vous prônez une méthode scientifique de l'étude du milieu géographique basée sur les *monographies de village*. Nous retrouvons dans ces conseils le plan qui sera généralisé dans la suite pour les études de géographie régionale.

Votre activité s'est enfin définitivement orientée vers l'information géographique et l'exposé didactique de questions relatives à la méthodologie des sciences géographiques, en vous attachant surtout à la géographie humaine. C'est

l'objet des publications suivantes : *Les plus récentes thèses publiées en France* (1928), *Questions d'actualité géographique* : I. *Géopolitique et Géographie politique*. II. *L'habitat rural* (1929), *Quelques géographies universelles* (1931) et enfin, *Considérations sur la géographie urbaine* (1923).

Je dois évoquer maintenant, mon Cher Maître, vos grandes qualités de professeur ainsi que le rôle considérable que vous avez joué en Belgique dans la rénovation de l'enseignement de la géographie.

L'enseignement fut pour vous un véritable sacerdoce; vous lui avez consacré, sous diverses formes, toute votre ardeur et toute votre intelligence. Vous avez toujours été d'avis que le professeur d'Université, pour être tout à fait digne de sa charge, doit savoir bien enseigner; vous avez toujours attribué la plus grande importance à la pédagogie.

Aussi n'étonnerai-je pas en évoquant la haute tenue de votre enseignement. Dans vos leçons d'ethnographie, vous étiez brillant. Et quelle agréable révélation pour vos élèves à l'exposé de votre cours de géographie humaine, si simple et si attrayant à la fois.

Votre activité professorale fut aussi très abondamment consacrée aux travaux pratiques afférents à vos cours. Grâce à l'existence du Séminaire de Géographie, dont la bibliothèque et les collections n'ont fait que croître sans cesse en importance, vous aviez créé les éléments de votre succès dans cette voie.

A ces travaux pratiques, portant sur des exercices divers d'initiation géographique, se rattache un autre aspect de votre activité comme professeur. Vous avez toujours eu à cœur — et c'est là l'un de vos grands mérites — de pousser vos élèves à la recherche scientifique. Ainsi s'explique l'existence d'une liste assez nombreuse de travaux d'étudiants préparés sous votre sévère direction et parus de 1902 à 1928, dans les *Travaux du Séminaire de Géographie de l'Uni-*



*versité de Liège* et, depuis 1929, dans le *Bulletin* et les *Travaux du Cercle des Géographes liégeois*.

Grâce à cela, le Séminaire de Géographie de l'Université de Liège, votre Séminaire de Géographie, s'est acquis une réputation qui depuis longtemps a franchi nos frontières.

Mais le rayonnement de votre personnalité devait être plus grand encore, à la suite de vos initiatives heureuses dans le domaine pédagogique.

Dès le début de votre carrière, vous avez senti la nécessité d'une réforme des programmes et des méthodes de l'enseignement de la géographie à tous les degrés. Si vous aviez la satisfaction de voir qu'à l'Université, cet enseignement avait été modifié suivant vos vœux, vous étiez alarmé par l'état d'infériorité où il végétait aux autres degrés. Vous avez lutté sans cesse pour faire admettre l'abandon radical des méthodes d'autrefois demandant des élèves un travail presque exclusif de la mémoire, et leur remplacement par des méthodes modernes basées sur l'observation, sur le raisonnement, sur la compréhension de l'interdépendance des faits et sur la recherche et l'explication scientifique des causes. Ce sont les échos de cette lutte incessante qui nous sont parvenus dans plusieurs de vos publications qui s'échelonnent de 1904 à 1927. Cette croisade, vous l'avez conduite avec ténacité jusqu'au bout de vos forces. Plusieurs de vos collègues ont encore présent à l'esprit le souvenir du combat que vous avez livré au sein même de notre Université lors de la mise en application, il y a quelques années à peine, des programmes de l'agrégation de l'enseignement moyen du degré supérieur.

En vue d'assurer à vos élèves la meilleure préparation à leur carrière d'enseignement, vous avez, il y a plus d'un quart de siècle, institué comme complément à votre cours de méthodologie, des exercices pratiques de méthodologie de la géographie dont voici l'objet : durant leur cinq années

d'études universitaires, les étudiants faisaient régulièrement, à leurs condisciples constituant auditoire, des leçons prises dans le programme de l'enseignement moyen. Après chaque leçon, une discussion intervenait au cours de laquelle l'exposé était apprécié quant au fond et à la forme par le professeur et les étudiants dans un débat contradictoire. Grâce à cela, vos élèves, en accédant à une chaire de géographie, savaient déjà un peu ce que c'est qu'enseigner ! Ils avaient déjà touché du doigt les principales difficultés inhérentes à leur future profession. Les préoccupations fondamentales de l'enseignement leur avaient été montrées dans des exercices d'allure vraiment pratique. On ne dira jamais assez, mon cher Maître, ce que la géographie vous doit pour cette initiative féconde ; vos anciens élèves vous en garderont toujours, croyez-moi, la plus vive reconnaissance.

Mais là ne se borna pas votre action dans le domaine de l'enseignement. Vous avez tenu à mettre à la disposition du personnel des divers degrés l'auxiliaire indispensable, le manuel classique, qui fût conçu et présenté conformément aux préceptes de la méthodologie que vous enseigniez.

Vous avez, au prix d'efforts parfois surhumains, produit une brillante collection de manuels de géographie. Parmi ceux-ci, je signalerai tout spécialement les ouvrages destinés à l'enseignement moyen du degré supérieur et à l'enseignement normal et comprenant un premier tome de géographie générale, un second de géographie de la Belgique et enfin un troisième tome réparti en fascicules séparés consacrés aux cinq parties du monde et dont la publication a été brutalement interrompue en 1934 par votre maladie.

Pour couronner cette œuvre remarquable, vous avez publié à l'usage de l'enseignement moyen et normal un *Atlas classique* dont on ne cesse d'apprécier l'inestimable valeur et qui est véritablement le fruit de vos études et de

votre enseignement de la méthodologie de la géographie à l'Université de Liège.

Cette activité féconde au service de la pédagogie vous honore. Elle a contribué à porter le bon renom de notre Université bien au delà de son champ habituel de rayonnement.

Et maintenant, qu'il me soit permis, en cette ultime et poignante démarche, de vous redire l'immense dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous. Vous avez été pour moi un maître et un père, avec tout ce que cela comporte de patience et de tolérance, de conseils et d'encouragements. Veuillez accepter l'hommage de ma profonde et sincère gratitude.

Vous partez, mon Cher Maître, accompagné des regrets et de l'estime de tous ceux qui vous ont connu; vous partez entouré de la reconnaissance émue de vos élèves et de l'attachement profond de vos collaborateurs et employés du Séminaire de Géographie.

Reposez en paix !

Liège, le 8 avril 1937.



## Assemblée générale ordinaire du 15 mars 1937

---

### Rapport du Secrétaire

Messieurs,

Notre Association a poursuivi au cours de l'année écoulée l'accomplissement de ses tâches normales. Son effectif ne paraît pas avoir sensiblement varié. Si nous avons à déplorer la mort de trois de nos membres effectifs et de quatre de nos membres adhérents, ainsi que la démission d'un membre adhérent, huit nouveaux membres se sont inscrits. D'autre part un membre adhérent est devenu effectif et quatre membres effectifs sont devenus adhérents. Toutefois, le Conseil ne s'étant pas encore décidé à procéder à la radiation des membres qui n'ont plus effectué le versement de leur cotisation depuis plus de deux années, il ne paraît pas possible de présenter un chiffre exact pour notre effectif. Nous voulons espérer que tous ceux qui ont eu à cœur de soutenir notre mouvement continueront à nous marquer leur confiance. Mais il est hors de doute que les jeunes y demeurent en majorité complètement étrangers.

Si nos ressources sont toujours suffisantes pour le maintien de notre activité normale, on ne peut non plus se dissimuler qu'elles se réduisent chaque année. Les subventions d'administrations communales diminuent; il en est même qui ne sont plus payées. La publicité dans le Bulletin se fait en ce moment à peu près « pro deo ». Et pourtant, grâce à la générosité de la Maison

Vaillant-Carmanne, les deux tiers environ des frais d'impression du Bulletin ne nous incombent pas. Il serait fâcheux de devoir amputer nos fascicules d'une ou de deux feuilles puisque c'est là la seule manifestation extérieure de notre activité.

Heureusement, cette année encore, nous avons pu atteindre notre but en ce qui concerne les prix institués par notre Association. Cinq mémoires ont été déposés à la date fixée par le règlement. L'un a dû être écarté parce que son auteur ne rentrait plus dans les conditions fixées par celui-ci. Les auteurs des quatre autres ont été jugés dignes d'un prix de 5000 fr. par l'unanimité du Conseil, sur les rapports extrêmement favorables de jurys spéciaux que nous remercions bien vivement pour leur obligeance. Ce sont MM. Charley del Marmol, aspirant du F. N. de la R. S., Gommaire Dijkmans, aspirant du F. N. R. S., Jacques Duchesne, aspirant du F. N. R. S. et Paul Macar, assistant (1). Le Conseil croit pouvoir se faire l'organe de l'assemblée en adressant aux lauréats ses plus chaleureuses félicitations.

Il a décidé d'ailleurs d'ouvrir un sixième concours dont le règlement sera semblable à celui qui a été adopté l'an dernier et publié dans le Bulletin (1936, p. 197). Cinq prix pourront ainsi être accordés.

Au cours de l'année écoulée, le Secrétaire a obtenu du Conseil une subvention de 2000 fr. qui lui a permis d'organiser et de couvrir les frais de publications d'un petit Congrès d'historiens, spécialistes de l'époque moderne et contemporaine, qui a réuni à la Pentecôte à Liège, une cinquantaine d'adhérents. Il se fait un devoir de réitérer ses remerciements, au nom de ses collègues belges, français et hollandais, au Conseil de l'Association.

---

(1) C'est M. Paul MACAR qui a obtenu le prix de Launoit.

## Rapport du Trésorier

Comptes de la trésorerie : année 1936

### RECETTES

#### I. Subventions et cotisations :

1) Encaissées par le compte postal	28.980,—	
2) Encaissées par le compte banque	2.039,70	
	<hr/>	
	31.019,70	31.019,70

*Observations* : Ce poste est moins élevé que celui de l'an passé. Les cotisations des membres protecteurs, au nombre de sept, s'élèvent à 7.000 francs dont une concerne 1935.

Les subventions d'administrations communales s'effritent. Celles qui nous restent sont les subventions de :

a) administration communale de Seraing .....	800,00
b) administration communale d'Herstal .....	100,00
c) administration communale de Pepinster .....	25,00
d) association des Ingénieurs sortis de l'Ecole de Liège .....	500,00
	<hr/>
	1.425,—

#### II. Publicité payante :

Val-St-Lambert .....	1.000,—	
Vente d'un numéro du Bulletin ...	5,00	
	<hr/>	
	1.005,—	1.005,—
A reporter	32.024,70	



Report 32.024,70

N.B. Le poste de publicité est inférieur à celui de l'an passé.

III. <i>Subvention accordée par la fondation Frédéric Braconier</i> pour servir de prix : cinq mille francs .....		5.000,—	
IV. <i>Revenus des capitaux de l'Association :</i>			
A. — Arrérages du 15 mai 1935 au 1 <sup>er</sup> février 1936 de l'inscription no- minative au Grand Livre de la Dette Publique de Belgique .....	4.760,—		
B. — Intérêts échus le 1 octobre 1936 des cent titres Dette Belge 1933 à lots déposés à la Banque Nagel- makers : 4% sur (100.000 + 5.000) = 4.200 f.	4.200,—		
C. — Intérêts bancaires nets .....	58,80		
	<hr/>	9.018,80	9.018,80
<i>Total des recettes ....</i>			<hr/> <hr/> 46.043,50

DEPENSES

I. <i>Taxe fiscale annuelle</i> 1936 .....		298,44	
II. <i>Imprimerie Vaillant-Carmanne</i> pour impression du Bulletin, etc. ....	155,25		
facture .....	1.992,85		
idem .....	92,30		
idem .....	1.867,25		
idem .....	112,80		
idem .....	2.367,80		
	<hr/>	6.588,25	6.588,25
idem .....			
		A reporter	<hr/> 6.886,69

Report 6.886,69

*Observation* : Ce chiffre est plus élevé que celui de l'an passé.

III. *Débours divers* :

1. Frais du compte postal : 5,50 + 1,55	7,05
2. Frais de correspondance du Secrétaire .....	66,20
3. Frais de correspondance du Trésorier et de dactylographie des comptes.....	69,55
4. Déboursés de l'employé M. Fransis savoir : timbres d'envoi des Bulletins aux membres, dépôt au greffe des comptes et de la liste des modifications des membres, récipissés de l'accomplissement des formalités pour les années antérieures, etc....	721,85
5. Droit de garde des titres à la Banque	107,50
Timbre de la Banque .....	0,50

972,45      972,45

IV. *Traitement de M. Fransis* ..... 2.400,00

*Total des frais généraux* ..... 10.259,14

V. *Subside aux Journées d'histoire moderne de fin mai 1936* 2.063,70

VI. *Prix décernés aux lauréats du concours* :

Prix décerné à M. Paul Desaive ..	5.000,—
Prix décerné à M. Léon E. Halkin	5.000,—
Prix décerné à Mme Rita Dehousse- Lejeune .....	5.000,—
Prix décerné à M. Edmond Leclerc	5.000,—
Prix décerné à M. Paul Moureaux	5.000,—

25.000,—      25.000,00

*Total des dépenses*..... 37.322,84

BALANCE DE VERIFICATION

Les recettes s'élèvent à.....	46.043,50
L'actif postal au 1er janvier 1936.....	1.450,59
L'actif en banque au 1er janvier 1936.....	6.804,50

*Total* ..... 54.298,59

Les dépenses s'élèvent à.....—37.322,84

L'excédent se monte à ..... 16.975,75

Il est représenté par :

1) l'actif du compte postal au 1er janvier 1937, soit .....	3.980,55
2) l'actif en banque au 1er janvier 1937, soit .....	12.995,20
	<u>16.975,75</u>

égal à l'excédent précité.

BILAN AU 31 DECEMBRE 1936

*Actif :*

I. Solde actif du compte postal au 31 décembre 1936 .....	3.980,55
II. Solde actif du compte banque Nagelmackers à la même date.....	12.995,20
III. Inscription nominative au Grand Livre de la Dette Publique de Belgique, 4% au capital nominal de 160.000 + 8.000 = 168.000 francs évaluée au 31 décembre 1936 au pair.....	168.000,—
IV. Cent titres de mille francs Dette Belge 1933 à lots, en dépôt à la Banque Nagelmackers évalués au 31 décembre 1936 à 1160 francs .....	116.000,—
V. Proratas d'intérêts des postes III et IV.....	mémoire

*Total de l'actif* ..... 300.975,75



*Passif* : néant.

Sauf la charge de décerner :

1<sup>o</sup> Chaque année un prix de 5.000 francs environ qui porte le titre de Prix de Launoit.

2<sup>o</sup> Deux prix, l'un tous les trois ans, l'autre tous les cinq ans et qui porteront le titre de Prix Charles Hanocq. Les modalités des Prix Hanocq seront arrêtées en Conseil d'Administration d'accord avec le fondateur.

Le Trésorier rappelle la nécessité de soumettre ces fondations à l'autorisation royale.

Le Trésorier prie le Conseil d'Administration de le décharger de ses fonctions de Trésorier qu'il remplit depuis cinq ans. Il s'y voit contraint par le labeur considérable que lui impose la charge qui vient de lui être confiée de Président du Comité d'Etudes et de Législation de la Fédération des Notaires Belges.

Liège, le 21 janvier 1937.

(s) E. MOREAU DE MELEN.

---

## Chronique

---

### Nominations — Éméritat

M. **F. Sternon** est promu professeur ordinaire à titre honorifique, par Arrêté Royal du 18 décembre 1936.

M. **P. Bure** est, sur sa demande, admis à l'éméritat à partir du 1<sup>er</sup> mars 1937.

M. **L. E. Halkin** est nommé, pour un terme de deux ans, agrégé près la Faculté de Philosophie et Lettres.

M. **J. Duesberg** est nommé assistant volontaire au laboratoire de phonétique expérimentale, par Arrêté Royal du 5 janvier 1937.

M. **L. Grégoire** est nommé assistant de la clinique obstétricale et gynécologique, par Arrêté Royal du 22 janvier 1937.

M. **De Wever** est nommé assistant du service d'électro-radiologie par Arrêté Royal du 16 février 1937.

M. **A. Minne** est nommé assistant du cours de physique expérimentale par Arrêté Royal du 16 février 1937.

Mlle **H. Danthine** est nommée assistante volontaire à l'Institut Supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie.

M. **R. Louis** est nommé assistant volontaire au service de stomatologie, par Arrêté Royal du 16 février 1937.

### Distinctions scientifiques

M. L. Dautrebande, nommé directeur de l'Ecole Supérieure de Protection contre les gaz de combat dont les cours se donneront à l'Ecole de guerre.

M. R. Verdeyen, élu directeur de l'Académie Royale de Langue et de Littérature flamandes, pour 1937.

### Distinction honorifique

*Commandeur de la Rose blanche de Finlande* : M. L. Van Puyvelde.

---